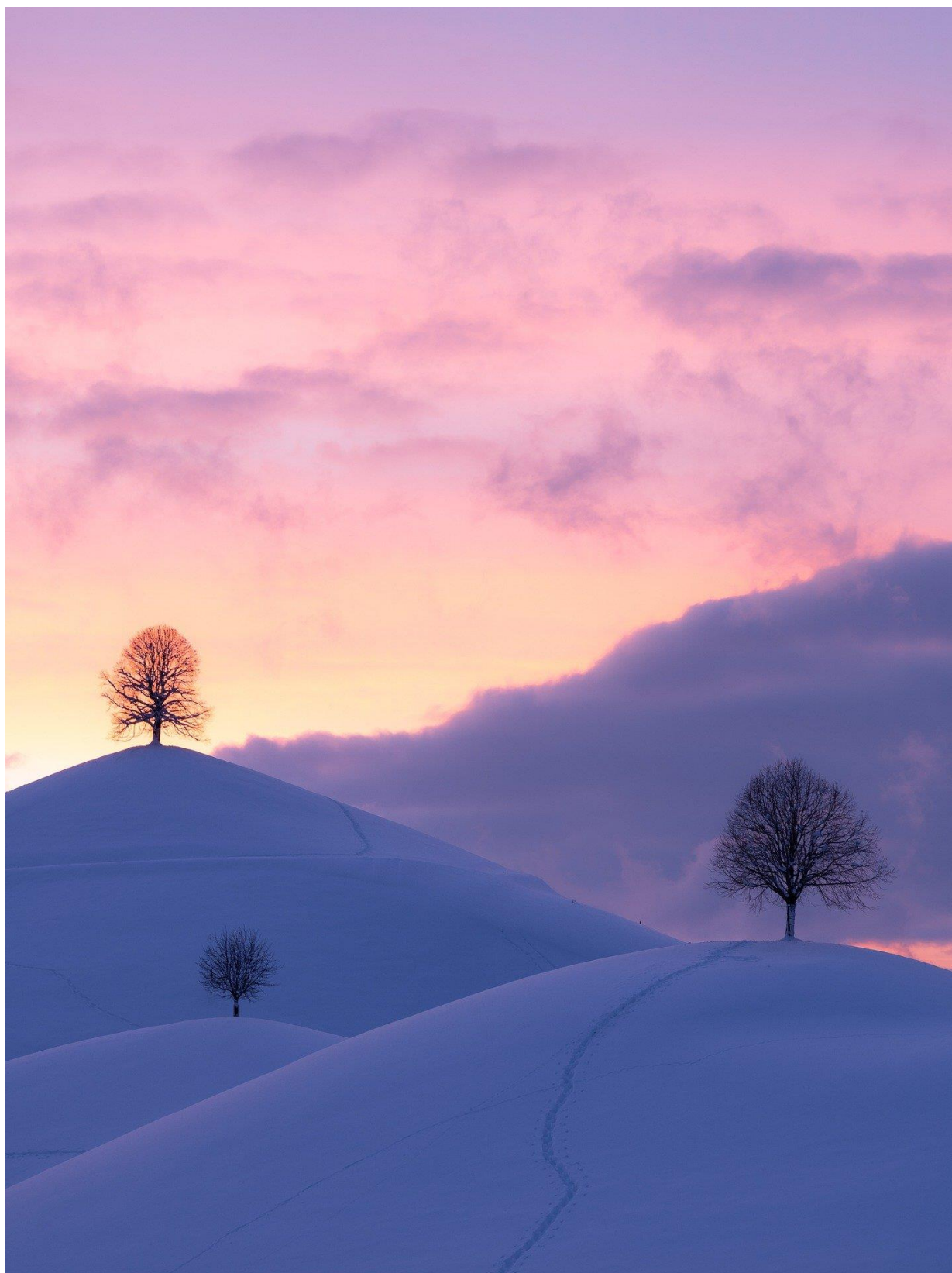


La petite lettre

94



Un hiver à la montagne

Au matin, les sapins se lèvent poivre et sel,
La tête blanchie d'un enduit universel,
Les sommets vêtus d'une lumineuse robe,
Cachent leur âpreté que le coton enrobe,
Une silencieuse douceur ouatée,
Une main de granit, de blanc velours gantée.

Au midi, résonne un sépulcral craquement,
Comme une plainte étouffée, un gémissement,
La montagne se déshabille avec furie,
Ne gardant sur ses hanches que sa lingerie,
Voulant rester leste et légère, en femme libre
Élégante, entre ciel et terre en équilibre...

Dans l'après-midi, les skieurs glissent gaiement
La vallée, jalouse, appelle vilainement,
Avec regrets, à peine une dernière trace
Témoignage estampillé d'un plaisir fugace
Douce marque d'une éphémère signature,
Avant de s'enfermer, captif, dans leur voiture.

Au soir, la montagne tout doucement s'éteint,
Sous un sapin se regroupent les bouquetins,
Dans un chalet, avant que brillent les étoiles,
Les hommes se rassemblent à l'entour du poêle,
Le feu ronronne, blotti heureux dans sa bulle,
Dehors dans la nuit, une chouette hulule.

Gaël SCHMIDT

Couvre-feu

Couvre toi bien, surtout ne prends pas froid,
Des mots pudiques, Léo, d'amour maladroit,
Une réminiscence, d'une caresse maternelle,
Un souffle perdu, chaud, doux et atemporel.

Couvrez-vous, pluriel, cœur de nuits fauves,
Des mots d'urgence, Cyril, l'amour se sauve,
Emporte le désir, libre, menacé d'en mourir,
L'éclat de jeunes hommes privé de devenir.

Couvre- feu, abstrait, d'un silence sans tocsin,
Des mots de guerre, destructeurs, Nietzscheen,
D'une guerre qui n'est pas, corrompt nos libertés,
L'ennemi, là, mute, pour mieux nous enfermer.

Claire BALLANFAT

Naufragée volontaire

Je me suis levée tôt malgré le dimanche et son invite à se prélasser
Je me suis levée dès potron-minet, un peu speed, un peu agitée, parce que le sommeil
m'avait laissée contre mon gré, contre ma fatigue et mon envie de traîner
J'ai enchaîné les menues actions sans même y penser, dans la nuit qui s'attardait

Je me suis levée tôt malgré le dimanche et son invite à flemmarder
Je me suis débattue et j'ai ouvert les volets pour prendre mon café, sans même y
songer
Et c'est là que j'ai entendu le silence

Un silence aussi rare qu'épais
Un silence qui m'a stoppée, posée, assise, calmée,
Un silence qui a marqué un coup d'arrêt dans ma tornade d'activités
Même le vent, délirant la veille et toute la nuit durant, était muselé
Même les merles matinaux étaient en proie à l'oisiveté
Un silence si rare et épais que, par manque d'habitude, mes oreilles se sont bouchées
Alors j'ai voulu goûter ce silence, j'ai voulu y plonger,
J'ai voulu m'y fondre, y pénétrer, y plonger,
Comme un curiste plonge dans une eau chaude, tête d'espoirs de guérisons en premier

Je me suis enroulée dans ma chaude couverture en alpaga
J'ai ouvert la baie vitrée, zafu sous le bras
Je me suis assise sur la terrasse verglacée, sous les drapeaux népalais
À leur exacte jonction avec la fleur à vent
J'ai fermé les yeux et cessé tout mouvement

Noyée volontaire dans la mer du silence
J'ai laissé le froid mordre mon visage en toute inconscience
Statue glacée dans une antre de douces pensées
J'ai savouré mon intimité avec le ciel encore étoilé
Et j'ai chargé dans mon corps, dans mon cœur et mon âme
Toute l'immensité de la nature intacte et calme

Je me suis levée tôt malgré le dimanche et son invite à flâner
Je me suis levée tôt malgré le dimanche et les corps sous les draps
Les êtres ensommeillés encore si occupés à rêver
Et dans le silence aussi rare qu'épais, j'ai rêvé éveillée.

Audrey DEBUYSSCHER

----- La Source -----

Chante le Foron
Parcourir le vallon
S'enrichir de sa Paix
S'approcher de la Source
Recevoir l'eau limpide
Des mains de *Marie*
Au visiteur attendri
Apprécier ce don
Source énergisante
Lieu de rencontre
Source vivifiante
Eveille l'intuition
S'épanche les cœurs
Partage en Humanité.

Raymonde DUCRET



Le cadeau de l'Aube

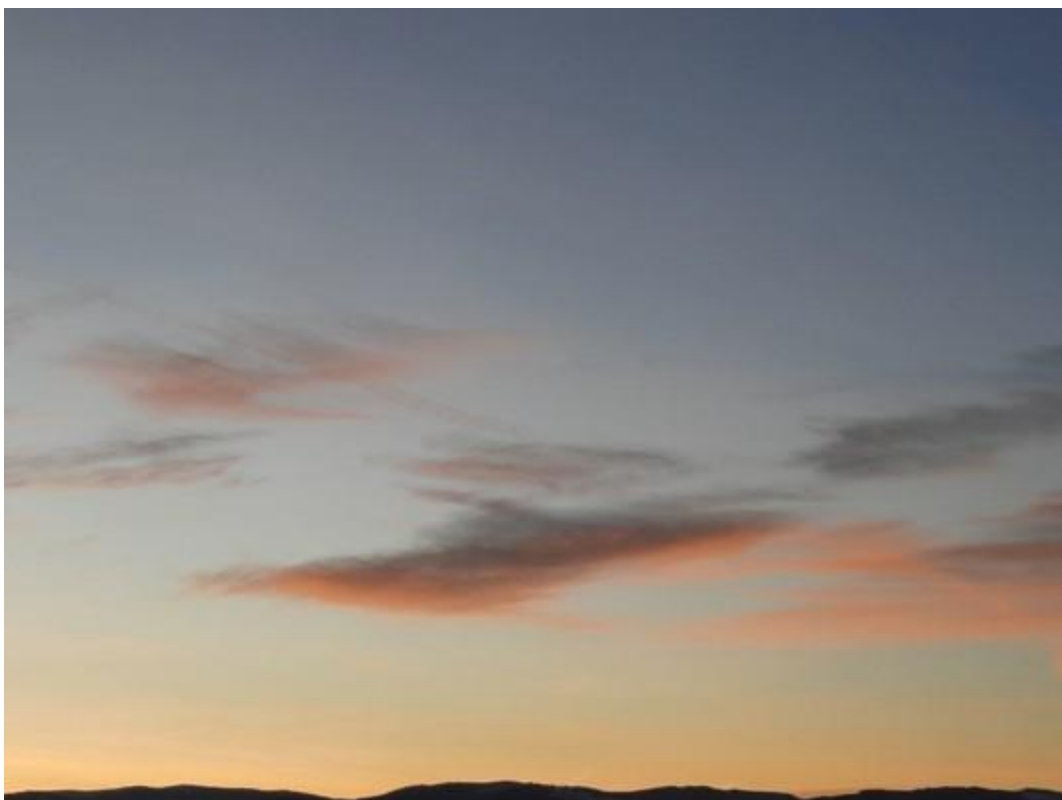
Aujourd'hui, j'ai vu un nuage orange
Dans le ciel bleu qui s'éveillait
On aurait dit les ailes d'un ange
Qui, au petit matin, s'étirait

Il devint une soucoupe volante
Pour explorer notre galaxie
Puis une baleine offrant une danse
Au soleil mielleux qui lui sourit

Un puissant navire de guerre
A ses côtés vint se former
Non pour essaimer la misère
Mais pour protéger le cétacé

Alors les ailes de l'ange s'envolèrent
Et disparurent en lapin gris
Dans le sillage d'un avion solitaire
La magie de l'aube s'est finie.

Patricia FORGE



El regalo de la madrugada

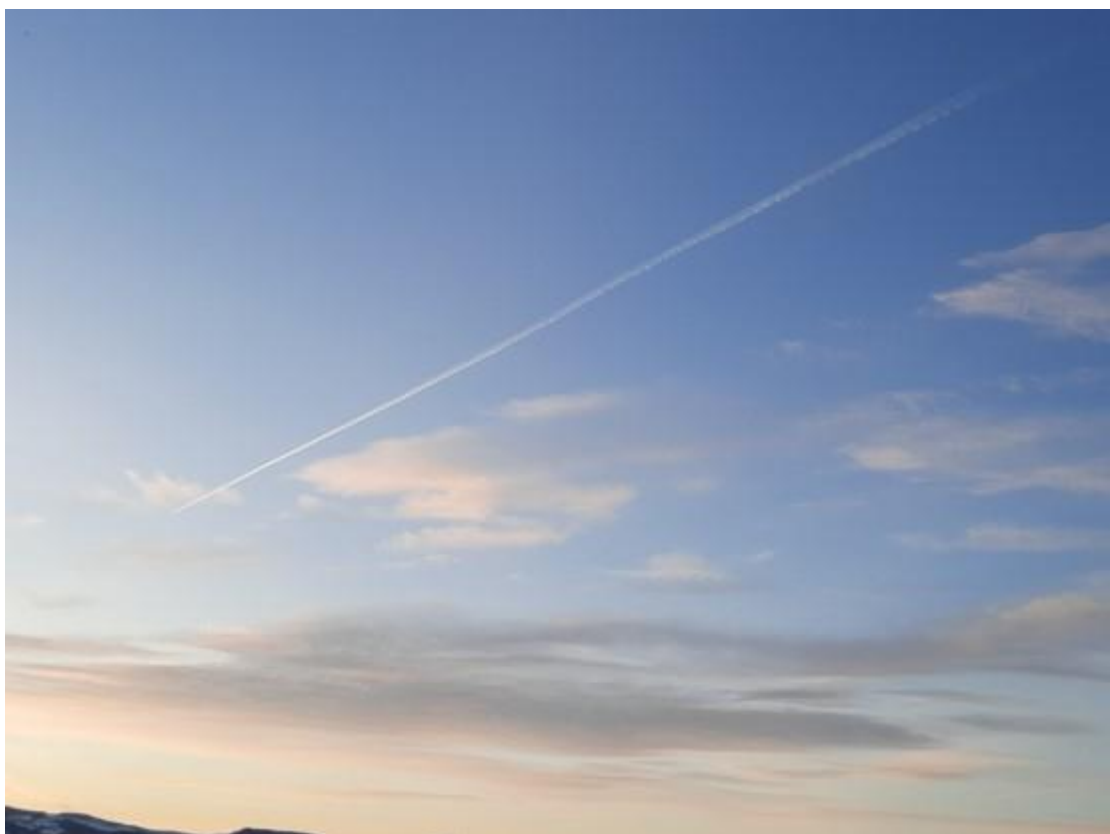
Hoy, vi una nube naranja
En el cielo azul que se despertaba
Parecian las alas de un angel blanco
A la madrugada, se estiro

Se convirtio en un platillo volante
Para explorar nuestra boveda celeste
Despuès una ballena invitando a un baile
En el sol meloso que les sonrié

Un potente buque de guerra
Vino a formarse, a su lado
No para enjambrar la miseria
Pero para proteger al cetàceo

Asi las alas del àngel volaron
Como un conejo gris, las desaparecieron
En la estela blanca de un avion solitario
La magia del amanecer ha terminado.

Patricia FORGE



Frescos de ese invierno

En esa mañana del Invierno, Fría,
No canta el Pájaro, Todavía,
Escondido, Seguramente, en el Aurel.
Solo se oye, en el Monte, el Cascabel
De un perro Corriendo Detrás
De un Jabalín, Quizàs Herido.
Sigo Expandiendo
Estiérco de Ovejas En mi Jardín,
Algunos dicen que es el Mejor
Pero Cuyo Olor, lo Sé,
Estorbará algún Caminante,
De la ciudad, no un Solitario
¡No ! Uno que Anda, con otra Gente,
Y hace un Comentario
Sobre Todo.
Lo Sé, Porque Desde nuestra Ventana,
Cerrada, del primer Piso,
Que no es de Hoy,
¡Pobre Ventanilla Antigua,
Tambien lo Soy !
Pasa La Lluvia,
Pasan Los Aires, Caliente y Fresco,
Pasan las Voces, de Abajo
¡Y tambien lo que Huele!
Cada uno hace lo que Puede.
La Dueña, no podía cambiarla,
Hasta Ahora, Pronto lo Hará.
El Invierno Frío, Es Verdad,
No es la buena Temporada
Pa(ra) cambiar una Ventana.
Esperaremos la Primavera.
Pero a mi, Siempre me Gustó
Este Perfume agreste del Huerto.

Fín de la primera
Daniel MARTINEZ

Fresques de cet hiver

Dans cette matinée de l'hiver, froide
Ne chante pas l'oiseau, encore,
Caché, sûrement dans le laurier.
On entend juste, dans la montagne, le grelot
D'un chien qui court derrière
Un sanglier, peut-être blessé.
Je continue d'étendre
Du fumier de brebis dans mon jardin,
Certains disent que c'est le meilleur,
Mais dont l'odeur, je le sais,
Gênera quelque marcheur,
De la ville, pas un solitaire
Non ! Un qui marche avec d'autres gens,
Et fait un commentaire
Sur tout !
Je le sais, parce que depuis notre fenêtre,
Fermée, du premier étage,
Qui n'est pas d'aujourd'hui,
Pauvre petite fenêtre antique,
Je le suis aussi !
Passe la pluie,
Passent les airs, chaud et froid,
Passent les voix, d'en bas
Et aussi ce qui sent !
Chacun fait ce qu'il peut.
La propriétaire, ne pouvait pas la changer,
Jusqu'à maintenant, elle le fera bientôt.
L'hiver froid, c'est vrai,
N'est pas la bonne saison
Pour changer une fenêtre.
Nous attendrons le printemps,
Mais moi, j'ai toujours aimé
Ce parfum agreste du jardin.

Fin de la première partie
Daniel MARTINEZ

Petits pas menus

Au coin de la ruelle

Bruissement de soie

L'or d'un avril parfumé

Où dansaient les cerisiers

M.T. BESSO

